

La houe, la charrue et le billon chez les Musey du Nord-Cameroun

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYEBI-MANDJEK

Les Musey n'occupent qu'un seul canton, celui de Gobo, dans la partie septentrionale du Cameroun, dite « du bec de canard ». Leur peuplement déborde, en revanche, largement au Tchad.

Ils ont élaboré une agriculture savante servie par une houe à billonnage à double versoir : la *bananga*. Cette houe leur a permis de mettre en valeur la plaine d'épandage du Logone moyen, par la constitution d'étroits billons longilignes. Les cultures musey sont donc traditionnellement alignées avec une alternance de rangs de sorghos, de petits mils, de bandes d'arachides, de niébés et aussi d'éleusines.

Les Musey sont réputés pour leur acharnement au travail, et la culture du coton à connu chez eux un succès certain. Le passage au « coton en productivité », autrement dit à une culture intensive avec l'appui d'intrants, dans les années 80, a été parmi les plus rapides. Aujourd'hui, les terroirs musey sont caractérisés par la rotation de leurs vastes soles cotonnières qui marquent le paysage.

Deux secteurs SODÉCOTON¹ recourent le peuplement musey, celui de Dana, qui incorpore quelques villages dans la région de Hollom, et celui de Gobo. Le secteur de Gobo², qui dépasse les limites du canton proprement dit,

-
1. SODÉCOTON (SDCC), Société de développement du coton au Cameroun. Société d'économie mixte dans laquelle l'État est représenté à 55 % du capital, la CFDT étant le deuxième actionnaire. Celle-ci est liée par des conventions d'assistance technique et commerciale.
 2. L'encadrement de la SODÉCOTON qui couvre naturellement toute la zone cotonnière était, en 1995, composé de 8 chefs de région, 35 chefs de secteur, 173 chefs de zone, 1 *dogari* inamovible (pour les rapports avec les pouvoirs traditionnels), 1 241 surveillants de semis et de traitements insecticides.

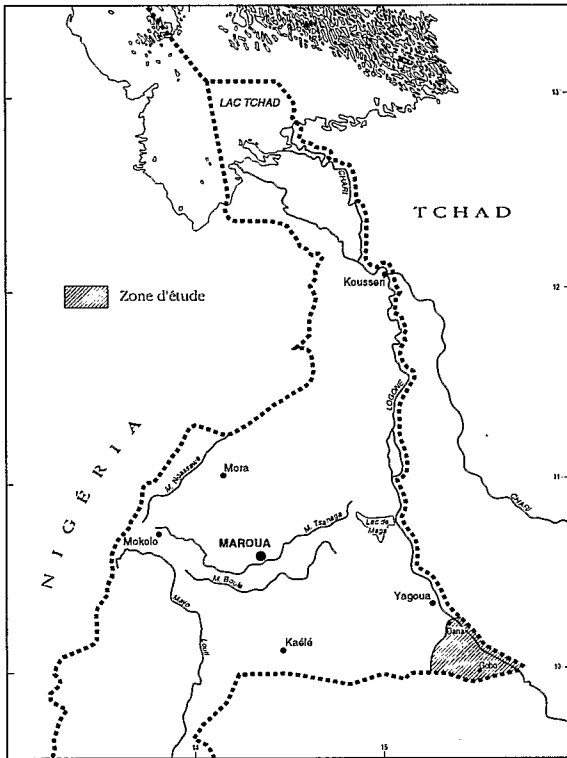


Figure 1 : Localisation de la zone d'étude

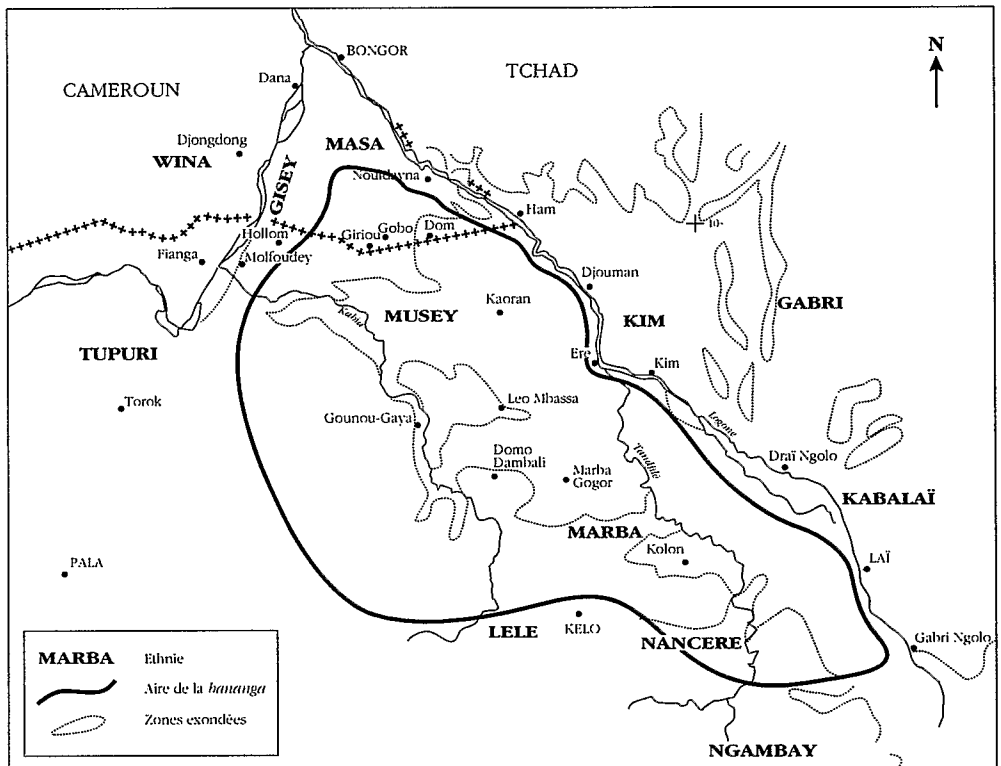
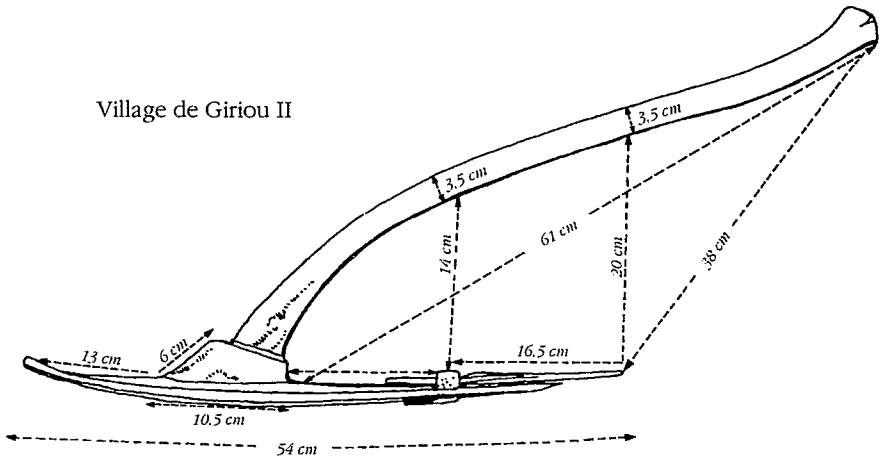
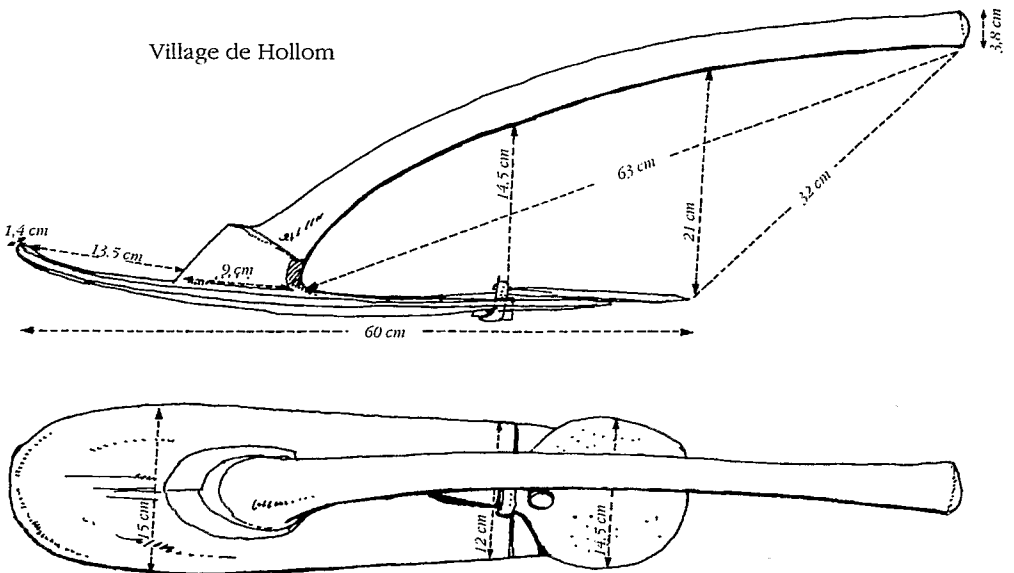


Figure 2 : La *bananga*, houe à billonnage à double versoir musey

Village de Giriou II



Village de Hollom



en incluant la région de Nouldayna, comptait, en 1988-1989, 5 420 « planteurs »³ pour une surface de coton en intensif de 5 020 hectares et, en 1989-1990, 4 963 « planteurs » pour 4 044 hectares. Cette campagne sera sanctionnée par la crise cotonnière et l'effondrement du prix du kilo de coton-graine acheté au paysan, qui est passé de 140 à 95 F CFA en 1989, alors qu'il devait remonter par la suite⁴.

L'interdiction de la *bananga*

Pendant une décennie, la *bananga* fut la cible des services de l'agriculture et de la SODÉCOTON, qui reçurent un renfort inattendu des services des Eaux et Forêts. En effet, l'important patin de la *bananga* réclame un bois large, voire un tronc. On l'accuse donc de contribuer au déboisement. Pour détourner les paysans de l'utilisation de cette billonneuse, on mena auprès d'eux une campagne de dénigrement qui s'appuyait sur un slogan : « La *bananga*, c'est le progrès à reculons. » Les cultivateurs manient, en effet, cet outil en reculant. La *bananga* fut, certaines années, interdite de vente sur les marchés, où l'on opéra même des rafles. Elle n'en continue pas moins à se maintenir dans les villages musey et même à se diffuser au-delà.

Le coton fut adopté à la périphérie du pays musey, chez les Gisey, Wina et même les Masa de la région de Dana, avec la technique du billon musey. Ce billon est produit par une réinterprétation de l'utilisation de la charrue, mais aussi par emprunt de la *bananga*.

Dès 1984, les chefs de zone de la SODÉCOTON multiplient les mises en garde, pour que soient abandonnés billons et *bananga*. A Gobo, l'interdiction formelle intervint en 1986, alors que le secteur de Dana les tolérait encore. En 1990, les responsables locaux de la SODÉCOTON uniformisèrent leurs mots d'ordre et multiplièrent les réunions de « planteurs ». On y affirmait : « Il nous faut le modernisme, l'agriculture ne peut avancer avec la *bananga*, comment ferez-vous 10 hectares avec elle ? » Cette année-là, seuls reçurent des graines de coton ceux qui avaient abandonné la *bananga* et fait de la culture à plat. A ceux qui avaient pratiqué le billon et s'étaient procuré des semences au Tchad ou dans un village voisin, on refusa des engrais. Si

3. Expression consacrée à la SODÉCOTON pour désigner les agriculteurs qu'elle encadre et dont elle commercialise le coton.

4. Prix des diverses catégories de coton en 1989 : Cameroun : 95, 80 et 50 F, Tchad : 90, 80 et 75 F ; 1990 et 1991, 95 F ; 1992 et 1993, 85 F ; 1994 (après la dévaluation), 135 F + 20 F de ristourne : 155 F ; 1995 : 160 F.

toutefois, ils réussissaient à en obtenir – le marché des engrais est complexe et échappe partiellement à la SODÉCOTON –, on leur refusait des insecticides.

La majorité des « planteurs » musey suivirent les consignes de la SODÉCOTON, certains firent même deux ou trois cordes⁵ à plat avec la *bananga*. Le résultat fut une désorganisation des premiers semis, ce qui provoqua des retards préjudiciables. A Hollom, la récolte fut quasi compromise pour certains « planteurs »...

Les villages disposent de peu de charrues chacun, 12 pour 127 planteurs à Hollom, 16 pour 142 à Dom Pya, 9 pour 50 à Dom Candum... Il se produisit un goulot d'étranglement au moment des semis, chacun attendant son tour pour bénéficier d'une charrue ou d'une paire de bœufs frais. Auparavant, tout le monde commençait ses travaux aux premières pluies significatives, les uns avec la *bananga*, les autres avec la charrue et l'on s'arrangeait au mieux avec des prêts et des locations étalés dans le temps.

L'émoi fut grand dans le canton musey de Gobo. Le chef de canton, qui cultivait habituellement 26 cordes de coton, refusa de pratiquer la culture à plat et partant celle du coton. Les moniteurs de la SODÉCOTON eux-mêmes musey, tout acquis à leur *bananga* ne comprenaient pas ces décisions et les contestaient en aparté. Au moment même où, de l'autre côté de la frontière, au Tchad, la *bananga* progressait dans sa version *pangal*, vers le sud du Tchad, chez les Ngambay.

Quelles furent les motivations de cette interdiction qui semble provenir d'une interprétation locale ou régionale de directives et de mots d'ordre de la direction générale ?

Le plafonnement de la vente des charrues, considérée comme le véritable paramètre du « progrès » en matière agricole, a pu jouer un rôle de déclic. Dans le secteur de Dana, le nombre de paires de bœufs est passé de 637 en 1988 à 822 en 1989, puis à 757 en 1990. A Gobo, cet indicateur a évolué différemment. Il est passé de 781 en 1988 à 745 en 1989 pour descendre à 563 à 1990, soit une diminution du près du tiers des effectifs.

Dans le même laps de temps, à Gobo, les charrues, toutes catégories confondues, sont passées de 711 en 1988 à 638 en 1990. Cette diminution relativement peu significative s'explique par l'introduction, à partir de 1989, dans la nomenclature des rapports de la rubrique « autres charrues », afin de prendre en compte les charrues achetées au Tchad, généralement plus légères et que l'on ne comptabilisait pas jusque-là. Si l'on exclut du décompte de 1990 cette nouvelle catégorie d'outil, afin de pouvoir comparer avec la situation de 1988, on obtient un total de 436. On constate donc une forte chute du nombre de charrues vendues par la SODÉCOTON, qui passe de 711 à 436 en deux ans. Une telle baisse des « indicateurs de progrès » liée, bien entendu,

5. Dans le pays musey, on appelle « quart » l'unité de 0,25 ha, et « corde » celle de 0,5 ha.

au contexte économique, sembla inquiéter certains échelons de la hiérarchie de la SODÉCOTON.

La situation économique du pays a entraîné une révision de la politique d'octroi des crédits à l'équipement. Antérieurement, le Fonds d'aide au développement rural (FONADER) accordait des crédits aux paysans et la SODÉCOTON en assurait le recouvrement. Le remboursement étant étalé sur quatre ans, les créances étaient supportables pour les paysans. Depuis la suppression de cet organisme, la SODÉCOTON a essayé de reprendre à son compte ces aides, mais les conditions d'octroi des crédits se révélèrent peu incitatives.

Il existe un déséquilibre entre le nombre de paires de bœufs et celui des charrues. En effet, la baisse du nombre de paires de bœufs est beaucoup plus rapide que celle des charrues⁶. Le rapport animaux de trait/charrue est passé de 1,2 en 1988-1989 à 0,93 en 1990-1991. Ces chiffres révèlent l'apparition d'attelages incomplets et fournissent des indications sur les différentes étapes d'acquisition du matériel nécessaire à la modernisation de l'agriculture. D'un village à l'autre, les paysans n'accordent pas la priorité aux mêmes éléments constitutifs d'un attelage.

Pour l'année 1990-1991, dans le secteur de Gobo, 37,1 % des villages disposent d'attelages complets, 34,3 % accusent une insuffisance de charrues et 28,6 % manquent d'animaux de trait. Ce déséquilibre traduit la difficulté de réunir le prix d'un attelage complet, liée partiellement aux carences des organismes de crédit. Cette situation rend plus complexe encore les prêts au sein des communautés villageoises.

La *bananga* fut accusée de freiner le développement de la culture attelée. Les services locaux de la SODÉCOTON surestimaient ses performances, affirmant que deux *bananga* opèrent dans le même temps qu'une charrue. Les intéressés indiquaient, quant à eux, qu'il faut pour deux « quarts » trois jours de travail à trois personnes pour un labour à plat à la charrue et deux jours pour deux personnes pour un travail en billons à la *bananga*. On reproche aux billons de la *bananga* de ne pas être parfaitement rectilignes, de ne pas respecter les écartements standards et donc de « fausser les statistiques ». On

6. On ne peut invoquer une détérioration de la situation sanitaire, bien que les secteurs de Gobo et de Ardaf soient inscrits dans la zone endémique de la glossine. Sur trois campagnes de crédit à la modernisation mises en place par la SODÉCOTON pour l'achat de génisses, on constate un taux de perte de 25 % dans le secteur de Gobo en 1983. En 1985-1986, sur 17 paires de bœufs achetés à tempérament à Gobo, 10 animaux ont disparu, dont 7 morts, soit 29 % de perte (Kouayep, Rapport annuel 1987). En 1987, le taux de mortalité a baissé. Sur 27 paires de génisses, on compte 4 animaux disparus. Toutefois, les statistiques des divers rapports ne concordent pas, car la baisse constatée dans le parc des équipements et des animaux de trait n'est pas confirmée par le rapport des zootechniciens de la SODÉCOTON.

demande une corde de semis pour espacer les lignes de 80 cm et les pieds de 25 cm, afin de faciliter la prévision et la planification des campagnes.

De plus, les pieds peuvent parfois se déséquilibrer avec l'érosion, et l'engrais descendre car les granulés sont plus généralement épandus à la main qu'enfouis. Enfin, le cotonnier poussé sur billon plafonnerait une fois que ses racines atteindraient le sol non remanié.

Les Musey comprirent mal ces nouvelles directives et s'accrochèrent à leur technique du billon. Ils répliquèrent que le coton se développe plus rapidement sur les billons où la terre est meuble et le milieu bien drainé. Cette levée rapide encourage les semis précoces. Or, pour le coton, les rendements sont étroitement liés à la précocité des semis. Les herbes sont alors mieux enfouies. Le linéament pas toujours rectiligne des billons peut être voulu et compris comme un frein à l'érosion. On remarquera en outre que, pendant plus de vingt ans, les Musey ont fait du coton sur billon, et la zone de Gobo de peuplement musey figurait dans le groupe de tête pour les rendements et les surfaces par agriculteur (Roupsard, 1987 : 401).

Le moment d'imposer de telles directives a été assez mal choisi. Pour la campagne 1990-1991, on s'attendait à un fléchissement sensible de la production cotonnière à cause de l'effondrement du prix du coton⁷. L'obligation de cultiver à plat ne sera pas étrangère à cette baisse dans la région de Gobo⁸. Le caractère coercitif de la mesure, lointain avatar de l'encadrement caporalisé du coton, fut peu apprécié de populations qui cultivaient le coton avec un certain enthousiasme. Le coton devint une culture subie par les Musey, alors qu'elle ne l'était pas auparavant.

Yauba Hauni, chef de canton de Gobo, résumait ainsi les griefs des Musey.

Nous travaillons depuis toujours avec la *bananga*. Quelle que soit la superficie du champ, au bout d'une semaine, il est propre et prêt à être semencé.

Pour le labour à plat avec la charrue, une fois le travail fait, il faut revenir avec la houe ; on aligne la corde, on fait les poquets, il faut revenir avec la semence. La culture à plat est plus favorable aux terres lourdes, mais la majorité des sols du canton sont légers et l'eau s'écoule mal dans nos plaines inondables. Le billon est nécessaire.

Ce n'est pas tout le monde qui possède des bœufs. Il faut attendre que ceux qui en ont aient labouré leurs champs. Il faut les supplier, leurs frères passent avant et le travail n'avance pas.

-
7. En 1990, certains villageois ont préféré se tourner vers des spéculations secondaires comme l'arachide et surtout les niébés qui se vendent bien sur le marché de Gobo. Les semences sont de variétés traditionnelles ou fournies par la SODÉCOTON.
 8. Les difficultés à se faire payer les bons d'achat (en deux fois) lors de la dernière campagne 1989-1990 ont aussi découragé certains « planteurs ».

Ensuite, il faut procéder au buttage, alors que sur billons, ce n'est pas nécessaire. Pour l'instant, la *bananga* est encore tolérée pour le buttage, mais quand la SODÉCOTON contraindra-t-elle à travailler avec un corps butteur ?

Avec la *bananga*, la culture du coton était pratiquée librement, maintenant avec l'imposition de la culture à plat, elle est ressentie comme une contrainte. Mais comment remplacer l'argent du coton ?

Intérêts comparés de la *bananga* et de la charrue

Nous avons fait des tests sur les temps de travaux respectifs des deux instruments. Au début d'août 1990, au village de Dom Candum. La parcelle retenue, au sol sablo-argileux, était travaillée pour recevoir des pois de terres (*Voandzeia subterranea*). C'était une jachère d'un an qui avait auparavant porté une année de coton, puis une deuxième de petit mil en association avec de l'arachide. Elle offrait relativement peu de souches de *Piliostigma reticulatum*, d'*Annona senegalensis* et de *Combretum spp.* La strate herbacée, assez peu diversifiée, était dominée par *vargasa (Eleusine indica)*, *pitpina (Cenchrus biflorus)* et *m'branga (Brachiaria cf. lata)* avec *jedda (Stylochiton warneckeii)*, *taoyanga (Cassia sp.)*.

Nous avons mis en concurrence, sur cette même parcelle, une équipe avec la *bananga* et une autre avec charrue et attelage de bœufs. Deux Musey de 26 et 37 ans munis chacun d'une *bananga* ont effectué une unité de travail (100 à 120 minutes). La *bananga*, en dépit d'une apparente facilité de manipulation, demande un effort physique certain, limité peut-être par un conditionnement ergonomique des populations qui l'emploient.

Contrairement au déroulement de la culture attelée, qui connaît peu d'arrêts, de courtes haltes ponctuent le travail à la *bananga*. Sur des billons de 60 mètres, on enregistre un arrêt de près d'une minute au centre, et parfois même un peu plus à l'extrémité du billon. Sur une heure de billonnage, les arrêts cumulés atteignent près de 15 minutes.

Un attelage composé d'une charrue « Tropic T27 », achetée en 1985, et d'une paire de bœufs de quatre ans, mobilisant deux hommes, a été placé dans les mêmes conditions sur la même parcelle. Le départ a été donné simultanément.

Nous avons procédé à un deuxième essai au village de Giriou I, dans des conditions tout à fait similaires : deux Musey de 27 et 37 ans, équipés du même type de *bananga*, et, à côté d'eux, sur la même parcelle, une équipe charrue. La « Tropic T27 » était tirée par des bœufs de quatre à cinq ans dressés depuis deux ans, le tout acheté la même année, en 1987. L'attelage

était conduit par un jeune Peul du village voisin. (Le choix du nombre d'actifs à l'attelage est à chaque fois laissé aux exploitants.)

Le terrain choisi possédait une texture sablo-argileuse très proche du premier. Il avait plu la veille comme dans la précédente expérience. La parcelle était préparée pour la même culture, le pois de terre, une des dernières de la saison.

La jachère était, cette fois, de deux ans, mais elle offrait les mêmes caractéristiques que la précédente : peu de souches de *Piliostigma reticulatum*, *Ziziphus mauritiana*, *Leptadenia hastata*. *Cenchrus biflorus* était moins abondant et c'est *puyuma* (*Setaria pumila*) qui dominait nettement, suivi de *bilsa* (*Cyperus rotundus*), *demena* (*Fimbristylis hispidula*), *Brachiaria lata* et *Eleusine indica*...

La géométrie du labour avec la *bananga* est constante, c'est celle du billon. Généralement deux opérateurs de force sensiblement égale, légèrement décalés de 30 à 40 cm, progressent à reculons, au même rythme, le plus avancé jouxtant le billon précédent. On est surpris par le mouvement régulier, quasi chaloupé, du maniement de la *bananga* et de sa facilité de pénétration dans le sol. Un premier passage détermine un bourrelet de terre appelé *caseda*, puis au retour, un second, qui formera l'autre versant du billon, appelé alors *gikna*. Les billons de la première expérience avaient de 60 à 61 m de long et ceux de la deuxième, seulement 28 m ; mais, en réalité, ils peuvent courir sur des centaines de mètres de long. Les billons ont une hauteur de 15 à 17 cm. Ils peuvent toutefois être plus hauts de 10 cm pour une largeur sommitale de 20 cm avec des écarts allant de 25 à 40 cm. Les mottes sont bien écrasées et les herbes parfaitement enfouies. Quant aux billons faits à la charrue, ils sont plus tassés et un peu plus larges.

La demande adoptée à Dom Candum et à Giriou I pour l'exécution des labours fut différente. Dans le premier cas, on a procédé en allant de l'extérieur de la zone délimitée vers l'intérieur, et à l'inverse dans le deuxième cas.

Pour arriver à la culture à plat, *dalapma*, il faut ensuite compléter le travail de la charrue par un houage qui casse les mottes compactes et extirpe de nombreuses herbes mal recouvertes. Pour créer un lit de semence homogène, on utilise soit la houe musey à large tête, *kaweyda*, soit la houe *gayna*, copie de la *baaneewo* peule. Pour effectuer ce travail, nous avons eu recours à un jeune homme de 20 ans.

Les temps de travaux comparés, mis à l'unité d'une heure de travail sont les suivants : A Dom Candum, pour une heure de *bananga* à deux intervenants : 350 m², et 830 m² pour l'heure de culture attelée. A Giriou I, respectivement 327 m² et 613 m². Quant à l'heure de *baaneewo* pour un intervenant : 420 m².

Nous avons procédé à deux autres tests, l'un à Hollom⁹ et l'autre à Dom Pya. Dans ce dernier village, le milieu était très enherbé et encombré de souches, dominé par *Setaria pumila*, *Brachiaria lata*, *wilna* (*Panicum anabaptistum*), *belenga cuva* (*Cassia mimosoides*)... L'équipe avec la *bananga* (deux hommes dans les mêmes fourchettes d'âge que précédemment) a fait 324 m² en une heure, et l'attelage : 558 m².

Ainsi la charrue travaille dans un rapport de 1,7 à 2,3 fois plus vite que deux *bananga*. Les temps de travaux à la *bananga* semblent réguliers. Ils sont, en revanche, plus disparates avec les attelages qui dépendent de plus nombreux paramètres (types et état des charrues, force et degré de dressage de la paire de bœufs). Toutefois, à ce stade-là, le billon de la *bananga* est considéré comme une étape achevée, on peut alors semer. Dans le cas de charrue, tout un travail d'ameublissement et de régularisation de la surface est nécessaire, réduisant considérablement l'avance de la charrue, ce qui ferait tomber le rapport à 1,5. Le temps des semailles se trouve raccourci avec le billon fait à la *bananga*. Le billon étant très meuble, on sème avec le pied, c'est le talon qui, tout en marchant, crée le poquet. Dans la culture à plat, il faut une personne pour creuser le poquet à la houe et une autre pour semer car il faut avoir les deux mains disponibles pour détacher les graines de coton.

Sur le billon fait à la *bananga*, enfin, le buttage n'est plus nécessaire. Au moment du sarclage, on répare le billon en remontant un peu de terre. La culture à plat, en revanche, réclame, dans ces terres facilement engorgées où l'eau stagne, un buttage manuel ou à la charrue avec un corps butteur, ce qui impose un surcroît de travail.

La charrue n'offrirait ainsi, *sur l'ensemble de la chaîne opératoire*, qu'un gain de temps peu significatif.

Les coûts d'acquisition et d'entretien, au moment des expériences, avant la dévaluation de 1994, ne sont, en revanche, pas comparables. La charrue « Tropic T27 » valait 32 000 F CFA et « Tropic T34 » de loin la plus commercialisée par la SODÉCOTON à ses « planteurs » : 47 000 F CFA. Quant au corps butteur, il coûtait 21 500 F CFA. Le prix d'un bœuf d'attelage variait, généralement entre 45 000 et 50 000 F CFA et le joug de garrot était à 2 500 F CFA. A cela s'ajoutait l'entretien : le soc de 2 500 F devait être changé chaque année ou tous les deux ans, et le versoir de 6 000 F tous les quatre ans. La location d'un attelage était de 7 000 F pour une « corde » en culture à plat et de 5 500 F pour faire des billons. La location de la seule paire de bœufs se négociait entre 2 000 et 2 500 F.

9. A Hollom, l'équipe des deux hommes avec la *bananga* a effectué 320 m²/heure, mais le côté par trop festif – présence d'une partie du village, youyou des femmes – n'a pas permis de réaliser une expérience sercine. L'endroit choisi était lui aussi peu représentatif : un *golonga* (mare asséchée), plein d'*Oryza barthii*, accompagné de *Spermacoce Spp.*, *Panicum anabaptistum*, *Pennisetum pedicellatum*...

La *bananga*, taillée en bois de *Terminalia macroptera*, d'*Anogeissus leiocarpus* ou de *Prosopis africana* ne coûtait que 600 à 900 F CFA. Le fer, assujéti par un anneau à l'extrémité intérieure du patin, avait souvent sensiblement le même prix, 500 à 600 F CFA¹⁰. La durée de vie d'une *bananga* peut dépasser les quinze ans, particulièrement celles en *Prosopis*. Le fer, lui, doit être changé tous les deux ans. Les *bananga* utilisées dans les expériences avaient respectivement 17, 11, 9, 8, 5 et 2 ans. Les versoirs, fer compris, mesuraient de 50 à 62 cm de long pour une largeur de 12,5 à 15 cm. Une *bananga* pouvait être louée, 150 F par jour, par les cultivateurs qui n'en possédaient pas. La main-d'œuvre requise pour billonner un champ était payée 300 F par tête pour un quart (qui représente l'unité de base), et 600 F si le terrain s'avérait très enherbé.

Au-delà de leurs efficacités ergonomiques différentes, *bananga* et charrue induisent des comportements sociaux bien distincts.

La charrue est au service d'un individualisme plus marqué. C'est l'instrument d'une classe de laboureurs qui, dans le village, sont appelés à devenir des modèles. Ils louent leurs services ou louent leur matériel (certains disposent même de plusieurs charrues), attelage complet, charrue ou paire de bœufs. Les rapports par saison de culture pouvaient aller de 20 000 à 60 000 F.

Toutefois, ces locations sont à l'origine d'une multitude de conflits. Il existe le prêt ou la prestation gratuite, mais obligatoire, pour certains membres de la famille, le tarif préférentiel pour l'ami et le prix fort pour les ressortissants d'autres villages. Les locations sont payables sur le marché de coton, si toutefois le « planteur » est solvable.

La *bananga* est rarement utilisée par un cultivateur seul. On opère à deux, père et fils, oncle et neveu, ou entre frères. Il peut y avoir des intervenants en nombre, dix, voire quinze personnes ou plus en ligne. Elle sert alors à deux types de travaux collectifs. D'une part, *lopma tabiina* réunit de deux à cinq familles pour travailler alternativement sur leurs champs respectifs. D'autre part, *kuwida* ou travail dit de rattrapage, sert le propriétaire en retard pour le nettoyage d'un champ, le sarclage... qui invite quinze à trente personnes parfois plus. Il égorgera un bœuf en fin de journée et partagera la viande entre les participants. Durant ces travaux collectifs à la *bananga*, les travailleurs chantent. On appelle la pluie, on loue les ancêtres. Les femmes encouragent les plus vaillants, et les jeunes gens rivalisent entre eux et se font remarquer¹¹...

10. Par comparaison, une houe peule coûtait 125 F CFA pour le manche et 300 F CFA pour le fer.

11. Avec la charrue, c'est tout autre chose. De nouveaux mots font leur apparition, accompagnant son maniement, des mots français ou des emprunts comme *kona* (pour faire tourner les bœufs) de l'anglais *corner*, passé par le fulfulde et le pidgin du Nigeria.

Le « progrès » à tout prix

La SODÉCOTON a pour objectif de répondre à tous les besoins de la culture cotonnière : matériel de labour, hersage, buttage, matériel de charroi, intrants (engrais, insecticides), matériel de pulvérisation et même piles... Elle vend aussi des tourteaux¹² et des médicaments pour le bétail, elle consent des prêts.

La réussite de la SODÉCOTON est incontestable en matière de rendements, 1,5 t/ha en moyenne sur plus de 110 000 hectares, pour la campagne 1987-1988, ce qui constitue l'un des scores les plus remarquables d'Afrique¹³. Son action a permis, en moins d'une génération, l'adoption du semis en ligne, de la culture « en productivité » et une vulgarisation quasi irréversible de la culture attelée dans de nombreuses zones.

Toutefois, cette indiscutable efficacité technique entraîne les « planteurs » dans une sorte de circuit fermé qui leur donne l'impression qu'on reprend d'une main l'argent donné de l'autre.

En poussant ses « planteurs » à s'équiper, la SODÉCOTON fait le pari de les lancer dans une course en avant bénéfique. Une fois acquis, attelage, charrue corps sarcleur... le cultivateur devra, pour les rentabiliser, étendre ses surfaces et intensifier la culture de rente. Il se trouvera ainsi pris dans la spirale du développement. On forme le vœu que le vivrier suivra, que l'arrière-effet du coton, par ses engrais, jouera sur la culture suivante.

La *bananga* est un peu une intruse dans cette vision de l'agriculture acquise à la modernité. La volonté affichée d'écarter de la production

12. Généralement de un à trois sacs de 1 500 F chacun, pour ceux qui disposaient d'une paire de bœufs.

13. Ces chiffres sont cités dans *Coton et fibres tropicales*, 1989, vol. XLIV, fasc. 2. Production cotonnière en Afrique occidentale, centrale et à Madagascar. p. 155. On peut également signaler le commentaire fait dans le rapport annuel 1988-1989 IRCT-CIRAD : *Amélioration variétale et technologie cotonnière*, p. 2.

Pour la campagne cotonnière 1987-1988, le total des surfaces semées fut de 111 605 hectares, dont 93,6 % en intensif. Le nombre de planteurs passa à 194 618 contre 168 624 la campagne précédente. La production et le rendement coton graine atteignirent un « record historique » de 165 432 tonnes pour une moyenne de 1 482 kg/ha. Le terme « historique » s'appliqua également au rendement fibre, évalué à 614 kg/ha.

La préparation du sol s'effectua pour 69 % des surfaces en culture attelée, pour 12 % en manuel et pour 9 % en motorisé.

La campagne 1995-1996 annonça un autre « record historique », avec une production de près de 200 000 tonnes pour un rendement moyen, en revanche, médiocre, de 1 160 kg/ha. Une surface de 158 816 ha a été cultivée par 277 483 planteurs, soit une augmentation de 43,8 % de planteurs par rapport à la campagne 1993-1994, donc après dévaluation du franc CFA. La préparation du sol fut réalisée pour 75 % des surfaces en culture attelée pour 7 % en manuel, 2 % en motorisé et 16 % en semis direct.

cotonnière un outil performant au service de techniques culturelles qui ont fait leurs preuves, procède de plusieurs *a priori*.

Elle repose tout d'abord sur la croyance en une planification générale. Le « développement » ne semble envisageable que sur une certaine échelle, ne prenant en compte ni les sous-régions, ni les agrosystèmes ethniques. On recherche une modélisation pour une gestion plus facile et une meilleure transmission des mots d'ordre. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir *Le paysan*, (le *Journal du Planteur* de la SODÉCOTON) qui, par ailleurs, ne manque pas d'intérêt.

Les Musey ne sont pas hostiles à la culture attelée, mais ils en analysent les coûts, d'achat et surtout d'entretien. Ils estiment que quelques attelages et quelques charrues suffisent par village car ils font l'objet de prêts et de locations généralisés. La rentabilité d'une paire de bœufs reste aléatoire. Contrairement aux Musey du Tchad et aux Kim voisins, ils ne font pas de charroi pendant la saison sèche.

Les aléas des revenus, aggravés par les dépenses à caractère ostentatoire à l'occasion de certaines fêtes et surtout de deuils, peuvent pousser les Musey à se défaire de leur paire de bœufs qui, chez eux, n'est pas seulement un instrument de travail, mais aussi un placement. L'état phytosanitaire déjà évoqué et le vol endémique, dû moins à une situation frontalière qu'à la proximité du groupe masa, font que le cheptel attelé musey est très fluctuant¹⁴. En cas de nécessité, on peut alors revenir un temps à la *bananga* et se refaire grâce à elle. Un jeune commence généralement avec elle pour quelques campagnes cotonnières avant de rassembler un pécule qui lui permettra d'acheter charrue et paires de bœufs ou de prétendre à un emprunt.

La charrue, instrument moins pénible, également jugée par le Musey comme valorisante tend non pas à supplanter la *bananga*, mais à prolonger son action. Le concours de cette dernière est encore jugé indispensable et les Musey s'opposent à son éradication. Ils y sont sentimentalement attachés et se montrent fiers de ses performances. C'est leur houe et elle est désignée comme telle par leurs voisins. Ils ne veulent pas, non plus, abandonner la pratique du billon. La « guerre » que les chefs de zones de la SODÉCOTON ont déclenchée contre la *bananga* vise moins l'outil que le billon qu'elle sert.

14. La culture attelée a familiarisé les Musey avec l'élevage bovin. Auparavant, les Musey élevaient exclusivement des poneys, et les bovins achetés chez leurs voisins masa ne transitaient chez eux que pour être abattus à l'occasion des deuils. Avec les bœufs d'attelage, sont venues les génisses, de plus en plus nombreuses. Le mode d'élevage voisin, masa ou gisey, s'est alors rapidement imposé, si bien que les Musey enferment leur bétail dans de vastes enclos gardés, de type *zeriba*, appelés *zlabma*. Ils y construisent des huttes et font, comme les Masa, le *gurna*, cure de lait, accompagné de danses et de luttes. Cette acculturation touche maintenant la plupart des villages musey du Cameroun. Elle a débuté partout après l'achat des premières paires de bœufs d'attelage : Dom Pya en 1965, Gobo vers 1970, Hollom en 1975...

Toutefois, en s'attaquant au billon, la SODÉCOTON compromet l'utilisation de la charrue elle-même car les Musey l'ont empruntée d'autant plus facilement qu'ils l'ont d'entrée réinterprétée comme étant une *bananga* moderne, permettant de faire des billons en revenant sur la première raie et en créant une crête de terre, ce qui, au demeurant, demande une adresse certaine. La charrue a donc été perçue comme un perfectionnement de la *bananga*. La charrue s'appelle *kaweyda zumma* (houe + billon). Le nom même de la charrue est associé au billon. On comprend mieux la lutte sourde que se sont livrés les Musey et les encadreurs de la SODÉCOTON.

Réhabilitation de la culture sur billon et de la *bananga*

De 1990 à 1996, plusieurs événements sont venus modifier l'application des modes de développement encadré. Les pertes de la filière coton à la fin des années 80 ont obligé la SODÉCOTON à alléger progressivement son dispositif d'encadrement. Cela s'est traduit pour les populations par une plus grande liberté de choix de leurs instruments aratoires et, dans le cas des Musey, par le maintien de leur outillage. La *bananga* a pu réapparaître au grand jour et reprendre sa place auprès des charrues plus légères, généralement acquises au Tchad.

Bien mieux, en 1993, la SODÉCOTON lève son interdiction de cultiver le coton sur billon. Les Musey peuvent à nouveau préparer les sols comme ils en avaient l'habitude. La SODÉCOTON espère même y apporter quelques améliorations.

Un rapport semestriel (mai à octobre 1993) du chef de région de Tchatibali (Mayo Danay) redécouvre les vertus du billon et signale que :

l'autorisation de la préparation du sol par billonnage amélioré chez les Mouseye nous a fait gagner 500 ha/billonnage manuel. Après observation et analyse, nous dégageons les intérêts suivants sur cette technique réclamée par les Mouseye :

- le travail n'est pas trop pénible, il faut deux jours pour un quart (0,25 ha) pour une personne ;
- la densité de la culture est améliorée : 70-80 lignes par quart au lieu de 63 lignes ;
- l'enfouissement d'herbes lors du billonnage sert d'engrais vert ;
- les semis sont facilités par le creusement des poquets avec le pied au lieu de se courber sur la houe ;

- les levées sont améliorées parce qu’il n’y a pas de tassement de sable sur les poquets suite aux ruissellements d’eau de pluie comme avec le labour ;
- le sarclage est facile et rapide. Les herbes sont ramenées contre le billon et périment sous l’effet du soleil. Souvent deux sarclages suffisent pour la campagne ;
- le billon est un buttage anticipé, il dispense ensuite du buttage.

On retrouve ainsi sous la plume du responsable SODÉCOTON point par point le plaidoyer des Musey en faveur de la culture sur billon avec la *bananga* !

Pour le terroir du village de Hollom, C. Bernard (1996 : 47) indique que 86,7 % du coton est cultivé sur billon, soit avec la *bananga*, soit en utilisant le corps butteur ou la charrue. Les céréales le sont pour 53 %, contre 23,5 % pour les légumineuses.

La charrue peut jouer à plein son rôle de « billonneuse ». Toutefois, les attelages subissent un changement. La traction équine, moins coûteuse que celle des bovins, qui se développa d’abord chez les Peuls du canton de Bogo, commence à être utilisée par les jeunes Musey (Giriou, 1993). Au début, les vieux adultes se montrèrent opposés à l’utilisation de leurs poneys, base des prestations dotales et par là survalorisés (Seignobos, 1995 : 235).

On assiste à une sorte de repli du modèle normatif du développement qui prônait l’introduction de charrues lourdes et d’attelages bovins pour parvenir à une association élevage-agriculture en même temps qu’elle était le stade préliminaire à une motorisation. Pour la campagne 1993-1994, la SODÉCOTON a arrêté une importante expérience sur la motorisation légère qu’elle conduisait dans la Bénoué depuis 1978. L’expérience avait déjà avorté dans l’Extrême Nord, à Guétalé-Koza en 1982 et à Maroua en 1987.

Le relâchement de l’encadrement s’est également traduit par une plus grande liberté dans le suivi des itinéraires techniques conseillés par la SODÉCOTON : « Il s’ensuit une dérive dans l’application des différents thèmes, une “dilution” dans l’utilisation des intrants et une forme d’extensification de la culture » (Bekolo, Gaudard, 1995 : 8). Cette dérive conduit à des pratiques jugées comme une sorte « d’intensif-extensif » qui fut toujours la tendance dans les agrosystèmes disposant d’espace, en particulier chez les Musey. Toutefois, « ce courant de libéralisme déstabilise la discipline des planteurs », il n’est pas – comme le craint justement la SODÉCOTON – sans danger, en entraînant récessions et dérives, surtout quant à l’emploi des intrants.

En revanche, on assiste à une meilleure prise en main par les communautés villageoises de leur propre agrosystème et à une intégration des nouvelles techniques plus en accord avec leur stratégie économique et leur structure sociale. Cette libéralisation ouvre une période où les acquis des

grandes diffusions de masse ont été assimilées et se retrouvent réinterprétées et où les « credos du développement » reculent devant une approche plus empirique.

Bananga, charrue et billon devraient encore harmonieusement coexister.

Indications bibliographiques

- BEKOLO M., GAUDARD L., Rapport semestriel mai 1995 à octobre 1995 (campagne 1995-1996), Direction de la production agricole (SODÉCOTON), 43 p. + annexes.
- BERNARD Ch., 1996, Étude d'un parc à *Prosopis africana* dans le Nord-Cameroun (cas du village de Hollom, en pays musey), IRA / CIRAD-Forêt / ORSTOM, 123 p.
- HAMIDOU Mal Oumar, 1993, Rapport semestriel de mai à octobre. SODÉCOTON, région de Tchatibali, 50 p.
- KOUAYEP E., 1987, Rapport annuel sur l'opération crédit génisses, M.T. 83-84-85 et 86 des régions Kaélé et Mayo Danay.
- SODÉCOTON. Service élevage, Kaélé, 25 p.
- OWATA Okala, 1988, Rapport trimestriel, mai-juin-juillet, SODÉCOTON. Région du Mayo Danay, 31 p. dactyl.
- 1989, Rapport trimestriel, mai-juin-juillet, SODÉCOTON. Région du Mayo Danay, 30 p. dactyl.
- 1990, Rapport trimestriel, mai-juin-juillet, SODÉCOTON. Région du Mayo Danay, 25 p. dactyl.
- ROUPSARD M., 1987, *Nord-Cameroun. Ouverture et développement*, Coutances, 516 p.
- SEIGNOBOS Ch., 1985, « Instruments aratoires du Tchad méridional et du Nord-Cameroun », in *Instruments aratoires en Afrique noire, Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XXX, n° 3-4, pp. 537-573.
- 1995, « Les poneys du Logone à l'Adamawa, du XVII^e siècle à nos jours », in *Cavalieri dell'Africa*, Centro studi archeologia africana, Milano, pp. 233-253.